

AU CIMETIERE

... Elle suivait la grande allée, au milieu des tombes, dorées par les rayons d'un pâle soleil d'automne et fraîchement parées d'une récente toilette.

Le jour des morts était passé, et, pour le fêter, le cimetière avait vu les vieilles couronnes, les médaillons décolorés, les fleurs fanées, tout cela arraché et remplacé par de vertes guirlandes et des plantes hivernales, chrysanthèmes aux tons variés, fusains au sombre et verdoyant feuillage, ce qui faisait paraître encore plus navrant l'abandon de quelques tombes, rares heureusement, où pas une main pieuse n'était venue déposer son offrande.

Elle allait doucement, sans hésitation et sans hâte, en habitude; tandis que des gens, aux yeux rougis de deuils d'hier, s'arrêtaient à chaque pas pour interroger les gardiens et, malgré les indications répétées, erraient çà et là, perdus dans l'immense nécropole si peuplée. Sur les bancs, peints en vert, des vieillards sommeillaient, essayant de réchauffer leurs membres engourdis à la faible chaleur d'un soleil blafard, sans songer à l'heure prochaine où ils viendraient, à leur tour, dormir là entre quatre planches, sous la terre glacée. Les fossoyeurs passaient galement, sifflant, la pêche sur l'épaule, sans penser, tant est grande la force de l'habitude, à cette mort qui les entourait de tous côtés.

Elle était jeune, avec un visage calme et doux, des yeux bleus profonds ayant dû beaucoup pleurer, mais des larmes anciennes déjà, laissant des traces estompées au lieu de ce cercle angulaire qui simule la marque brutale d'un fer rouge. Sa mise simple, sévère, indiquait un deuil sans étalage, sans apprêt; à la main, elle tenait un de ces petits bouquets de perles blanches et bleues, semblables à ceux que nos pères mettaient jadis au front de leurs tout petits et que nous épousons maintenant sur leurs tombes.

Elle marchait droit à son pèlerinage quotidien, sans regarder autour d'elle, rêvant à ce passé si loin déjà!

Il y avait cinq ans... comme le temps passe! Il lui semblait que c'était hier... Elle revoyait le doux nid où ils vivaient si heureux, si paisibles: papa, maman, bébé, trois êtres, un seul cœur!

Puis la mort était venue... sourde, impitoyable, elle avait emporté l'ange du foyer, malgré la douleur déchirante du père, malgré le désespoir navrant de la mère et tout s'était évaporé: tendresse, union, bonheur, l'angelet avait tout emporté aux plumes de ses ailes.

Les jours avaient coulé... Peu à peu la vie avait repris ses droits: le père, distrait par ses travaux, ses affaires, avait rapporté au logis un visage moins triste; tout en gardant au fond du cœur la plaie douloureuse, il s'était surpris à sourire...

Mais la mère? Sombre, recherchant la solitude, renfermée dans son désespoir elle ne pardonnait pas à son mari ce qu'elle appelait tout bas "son indifférence".

Elle ne lui faisait aucun reproche, mais elle opposait un front glacé à ses plus affectueuses paroles, un visage de marbre à ses plus tendres consolations...

Orphelins tous deux, sans amis que des amitiés banales, incapables de toucher à leur blessure sans l'irriter, ils la voyaient s'envenimer de plus en plus.

Bientôt l'existence commune était devenue un supplice, et les deux époux, que le pauvre bébé ne réunissait plus dans ses petits bras, s'étaient séparés.

Lui était allé représenter en lointains pays la maison qui l'occupait à Paris... Elle s'était morée plus étroitement dans son deuil, "vivant avec le mort" et tâchant d'oublier "le vivant".

Et, tout au fond d'elle-même, une autre voix bien faible encore murmurait aussi: Pourquoi as-tu été si sévère, pourquoi as-tu déçu son amour, lassé sa patience, repoussé ses consolations?

... Devant une petite tombe toute blanche, toute fleurie de myosotis et de pâquerettes, que semblait garder deux mignons anges en plâtre, deux époux étaient arrêtés, suivis d'un nourricier portant un superbe baby d'ententele, enveloppé de châles et de dentelles.

La jeune femme avait quitté le bras de son mari pour déposer sur le tertre une couronne de roses blanches, sur laquelle se détachaient en bleuets: "A ma petite sœur." Et c'était touchant cet hommage de celui venu du ciel à celui qui y était retourné...

... Elle passa vite, le cœur serré, et prenant une allée latérale, elle se dirigea rapidement vers le bat de son pèlerinage.

La dernière demeure du cher petit être était entre celle d'un enfant comme lui et celle d'une vieille grand-mère.

Souvent les parents du premier venaient, graves et tristes, au bras l'un de l'autre, comme eux jadis...

Souvent les enfants et petits-enfants de l'enfant venaient aussi la visiter et, aux grandes fêtes, à certains anniversaires, un beau vieillard se joignait toujours à eux pour saluer encore une fois la compagnie de sa vie, avant d'aller la retrouver.

Et elle, lorsqu'elle serait à jamais réunie à son fils bien-aimé, qui viendrait prier pour elle et lui dirait: "Maman, bébé, trois êtres, un seul cœur!"

Tournant le coin de l'allée elle arrivait à la petite tombe, tout émaillée de couronnes blanches et bleues, accrochées à la grille, surchargeant la pierre, la croix, même les rosiers alors nus et dépourvus de leurs feuilles.

Sur la plaque de marbre on lisait: JEAN-MAURICE REVEL décédé à l'âge de 4 ans...

Jeanne, Maurice, les prénoms unis du père et de la mère, séparés maintenant. Elle avançait le front courbé sous le poids de ses amères pensées...

Elle avançait le front courbé sous le poids de ses amères pensées... Elle avançait le front courbé sous le poids de ses amères pensées...

Il y avait quelqu'un devant sa "tombe"...

Un homme était là, debout, la tête dans ses mains, une gerbe de fleurs à ses pieds. Le cœur battant bien fort, elle n'osait avancer.

Qui était-ce? sinon son mari qu'elle n'avait pas revu depuis cinq ans et qu'elle retrouvait près de leur enfant.

Elle était là, muette, immobile, ne pouvant se décider à se retirer, éprouvant à la fois une angoisse et une joie très douce à le sentir tout près d'elle.

Bruquement il se retourna... Ses jambes s'échirent, elle était vaincu, mais déjà il était devant elle, la saluant gravement, avec le plus grand respect:

—Je vous demande pardon de vous avoir surpris ainsi, Jeanne, mais je suis arrivé d'hier et j'étais pressé de venir ici...

Il parlait doucement, la contemplant avec son bon regard d'autrefois.

Elle aussi le regardait, émue, sans répondre...

Il avait beaucoup changé en ces cinq années; les peines, les soucis avaient laissé leur profonde empreinte sur ses traits, quelques rides s'étaient creusées et ses tempes grisonnaient légèrement.

Il se méprit à son silence... —Voulez-vous que je me retire, Jeanne? Elle secoua la tête: —Non, restez, je suis heureuse de vous voir ici, c'est la première fois...

—Ah!... —La pêche a-t-elle été bonne? —Oui, Marie-Jeanne, excellente... excellente... Mais, toi, qui de nouveau? —Rien... je n'ai vu personne... je ne suis pas sortie depuis ton départ.

—Ah!... —Mais qu'est-ce? Comme tu es pâle!... Tu as faim, peut-être? —Non, je n'ai pas faim, Marie-Jeanne, pas faim du tout... Ça me va pas aujourd'hui... J'ai besoin d'air... Il me semble que je vais prendre mal... J'étonne dans cette chambre... Sortons un peu...

Il traversa le morne et sauvage plateau, où le roc est à nu, où l'herbe même ne pousse pas. Ils arrivèrent au bord des gigantesques falaises de granit, sapées par les flots, en furie depuis des milliers et des milliers d'années... En dessous d'eux, le "Trot de l'Enfer" crase son gouffre terrible. Nul vivant n'aborda jamais à ces rivages de mort où, souvent, par les nuits sans lune, les pêcheurs virent errer les âmes des noyés qui moururent en fautes...

—Ne t'approche pas autant, Yves, tu me donnes le frisson... Instinctivement, elle lui tend la main, qu'il prend fortement dans la sienne.

—Sois tranquille, Marie-Jeanne... D'ailleurs, si je tombais dans le gouffre, Satan ne m'aurait pas!

—J'ai peur, Yves, j'ai peur! —Et pourquoi donc? Si tu mourais maintenant, ne serais-tu pas sauvé comme moi? Craintu d'aller en enfer? —Tu deviens fou... Pourquoi cette question?

—Non, je ne suis pas fou... Je suis très calme, au contraire, très calme, comme tu vois... Mais, réponds-moi: n'as-tu rien à te reprocher? —Non, je te le jure!

Il l'attira à lui, lui tord les poignets. —Mentaise! —Yves! —Mentaise et parjure! Tu vas mourir! Elle se jette à genoux. —Oui, c'est vrai, je suis coupable... Pardonne-moi... —Non, Marie-Jeanne, tu vas mourir, et tout de suite... Je ne veux même pas te donner le temps de prier...

Et, d'un geste rude, écartant les deux mains qui s'accrochaient à lui, il lance Marie-Jeanne dans le vide.

Il fait un grand signe de croix, et, rapidement, rentre au bourg.

—Eh! bien, Monsieur Barnaud, voulez-vous que nous allions visiter, aujourd'hui, le "Trot de l'Enfer"? Je n'ai rien à faire jusqu'à ce soir. La marée descend, et la mer est très basse: nous pourrions pénétrer dans les grottes.

—Vous êtes bien aimable, Kerdec. J'accepte avec plaisir! —Alors, en route!

Et tous deux partent en causant galement. Yves plaisantait et s'efforçait de rire. En dix minutes, ils arrivent au bord de la falaise, et commencent à descendre.

—Faites bien attention, Monsieur Barnaud! Un faux pas vous précipiterait dans l'abîme... Un faux pas et vous êtes perdu!

—Ne m'effrayez pas ainsi... —J'ai oublié de vous dire de faire votre testament.

—Taisez-vous, Yves, j'ai peur. Et Kerdec ricane, d'un rire mauvais.

—Ah! ah! ah!... Vous avez peur... Songez à vos amours! Si vous mouriez, que deviendrait Marie-Jeanne?

Ces plaisanteries épouvantaient le jeune homme. Une sueur froide lui coule au visage. Il a comme un broutilard devant les yeux. Au nom de Marie-Jeanne, il tressaille... Son pied, mal assuré, glisse... Il se trouve suspendu dans le vide, et se cramponne, avec les mains, à une saillie du rocher.

—Un secours! Si mes doigts lâchent, je suis perdu! —Oui, vous êtes perdu et ne comptez pas sur moi pour vous sauver.

—Kerdec, au nom du ciel! Marie-Jeanne... —Assassin!

—Non, j'atteste seulement... En me volant Marie-Jeanne, vous m'avez privé mon bonheur et ma vie; je vous prends les vôtres: nous sommes quittes!

—Grâce, Kerdec, grâce! Mes forces s'épuisent et mes mains glissent... Toute ma fortune si vous me sauvez! —Jamais!

—Un secours! Un secours! —Oh! ne cries pas ainsi, c'est inutile! Nous sommes bien seuls... Nul ne peut nous sauver! —Grâce, grâce... Mais Kerdec ne veut rien entendre. D'un coup de botte, il repousse les mains qui s'accrochent désespérément au rocher... Il entend un hurlement, puis la chute d'un corps... Alors, bruyamment, il se lève de rire. Yves était fou.

On me l'a montré, hier, à la fête de Locmaris, marchant seul et se parlant à lui-même, en faisant de grands signes de croix. Gabriel FAUZE.

Pensées. Il s'est commis tant de crimes au nom de la Fraternité que si j'avais un frère, je l'appellerais "mon cousin". PRINCESSE DE METTERNICH.

La foule est comme la mer: elle vous porte et elle vous engloutit, selon le vent. GARMEN SYLVA.

La clarté orne les pensées profondes. VAUVENARQUES.

On ne plaie pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit. LA ROCHEFOUCAULD.

Le principal en ménage, ce n'est pas de s'aimer, mais de se connaître. PAUL HERVIEU.

On me l'a montré, hier, à la fête de Locmaris, marchant seul et se parlant à lui-même, en faisant de grands signes de croix. Gabriel FAUZE.

Pensées. Il s'est commis tant de crimes au nom de la Fraternité que si j'avais un frère, je l'appellerais "mon cousin". PRINCESSE DE METTERNICH.

La foule est comme la mer: elle vous porte et elle vous engloutit, selon le vent. GARMEN SYLVA.

La clarté orne les pensées profondes. VAUVENARQUES.

On ne plaie pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit. LA ROCHEFOUCAULD.

Le principal en ménage, ce n'est pas de s'aimer, mais de se connaître. PAUL HERVIEU.

AVANT LE RADIUM

La lampe merveilleuse du prince de San Severo.

Vers la moitié du XVIIIe siècle, se passaient des choses extraordinaires et mystérieuses dans un des plus beaux palais napolitains. Le peuple en était fort intrigué. Au palais de San Severo régnait alors une splendeur fastueuse. Aujourd'hui, les touristes admirateurs de sa chapelle et du chef-d'œuvre de San Martino: le "Christ au lincoël", dont elle tire gloire, lamentent l'abandon de ce joyau artistique quasi perdu entre les ruines et les décombres. Mais, en 1750, le palais appartenait à l'un des plus brillants gentilshommes de la Cour de Charles III, à Raimondo di Sangio, prince de San Severo.

Ce beau seigneur était, pour son temps et pour son pays, une exception curieuse et rare. Sans désigner les faveurs de la Cour, il vivait assez retiré. A l'école des Jésuites, ses éducateurs, il avait pris le goût des études ardues. Il passait dans sa bibliothèque la meilleure part de son temps; et, parfois, disparaissait pendant des jours et des jours.

On savait qu'alors il travaillait dans un laboratoire secret établi dans les sous-sollements du palais. Car le prince s'adonnait spécialement à la physique et à la chimie.

Tout cela paraissait étrange; une légende se forma autour du prince San Severo. La conduite antinaturelle de ce gentilhomme de roi, qui, le soir, s'enfermait au lieu de courir les fêtes, offrait un intéressant sujet d'espionnage. On découvrit ainsi de bien bizarres phénomènes. La nuit venant, une leur tantôt pourpre, tantôt verdâtre, parfois couleur d'or, s'élevait des caves voûtées du palais, accompagnée d'une épaisse fumée. On surprenait aussi l'écho de roulements de poids, qui ressemblaient au bruit du tonnerre, ou bien encore à celui d'un soufflet de forge. Une rumeur commença à circuler dans le peuple. Selon les uns, le prince se livrait, dans ses souterrains, à des pratiques occultes et menait commerce avec le diable. D'après les autres, il fabriquait de la fausse monnaie. Ces suppositions ne nuisirent, d'ailleurs, en rien prestige du prince parmi les Napolitains.

Raimondo di Sangio s'amusa tout simplement à chercher la coloration des feux pyrotechniques et s'apprêtait à régaler ses compatriotes de feux d'artifice perfectionnés. Entre temps, il trouvait le secret de teinter les marbres et le verre, de fabriquer des imitations de pierres précieuses, et il inventait un carrosse qui "marchait tout seul sur l'eau" et dont une estampe du temps conserva le souvenir.

Associé ou non au diable, le prince de San Severo fut un chimiste remarquable pour son époque. L'épithète qui marqua sa place dans la chapelle de son palais fut gravée par lui au moyen d'acides de son invention. Mais, dans l'histoire de ce seigneur, le plus curieux est et de découverte d'une lumière éternelle, devenue très rare, attestant l'authenticité.

Où était en 1752. Le prince de San Severo s'occupait à manipuler quelque mystérieux produit de sa composition, des substances phosphoriques extraites de cerceaux humains, nous dit-il. Ce cherchait-il? Le prince, dans la suite, ne s'en souvint plus. La matière qu'il manipulait ressemblait à de la graisse ou à du beurre amolli par la chaleur de l'éth. Une lampe, approchée par inadvertance de ce produit, en fit

jaillir soudain une belle flamme pure. Durant six heures, le prince la regarda brûler sans défaillance. Elle oscillait seulement très fort lorsque son support cessait d'être perpendiculaire au sol. Un faux mouvement de Raimondo di Sangio jeta par terre la lampe, qui s'éteignit. Tout effort fut vain pour la rallumer. Le prince se souvint que deux autres récipients contenaient de cette substance enflammée. Il les alluma sans difficulté par le même procédé.

On était alors au commencement de novembre 1752. Le prince San Severo, ébloui de sa découverte, en fit part à deux de ses amis: l'un, le Cav. Giovanni Giraldi, Florentin, et l'autre, l'abbé Nollet, membre de l'Académie des sciences et professeur de physique du dauphin.

Les lettres du prince furent publiées en 1753, à Florence, dans les "Nouvelles Littéraires," puis en brochures dont l'une est intitulée: "Lettres écrites par M. le prince de San Severo, de Naples, à M. l'abbé Nollet, de l'Académie des sciences à Paris, contenant la relation d'une découverte qu'il a faite par le moyen de quelques expériences chimiques, et l'explication physique de ses circonstances. Première partie. A Naples, chez Joseph Raimondi, MDCCLIII, avec approbation."

L'année suivante, cette première brochure était confirmée par une autre: "Dissertation sur une lampe antique trouvée à Munich, en l'année 1753, écrite par M. le prince de San Severo, pour servir de suite à la première partie de ses lettres à M. l'abbé Nollet, à Paris, sur une découverte qu'il a faite dans la chimie, avec l'explication physique de ses circonstances. A Naples, MDCCLIII, avec approbation."

Dans ces lettres, le prince entretenait l'abbé tout au long de sa découverte. Il dépeignait ses impressions devant ce phénomène inattendu, qu'il étudiait "avec la complaisance d'un tendre amant qui contemple le portrait de sa maîtresse." Il ne pouvait s'en éloigner, car, dit-il, dans le langage à la mode du temps: "Je sentais dans mon cœur un mouvement secret qui me portait à toute heure vers l'objet de mes amours."

Cette extase dura de novembre à mars. L'émerveillement du prince allait croissant, comme il constatait que la mystérieuse substance brûlait sans se consumer et sans rien perdre de son volume ni de son poids. Etait-ce donc la lumière éternelle, à laquelle les anciens avaient cru et dont le hasard venait d'illuminer un palais napolitain?

Mais, après une contemplation de quatre mois, survint une catastrophe. Le prince, en voulant préparer deux lampes destinées à brûler éternellement aux yeux de tous, dans la chapelle, détruisit son œuvre.

Le mal était, cette fois, irréparable. San Severo n'ayant point jalonné la route de sa découverte, les contemporains de Raimondo di Sangio eurent connaissance de cette lampe merveilleuse. Ses compatriotes eux-mêmes y ajoutèrent foi. La preuve en est dans l'"Histoire dello studio di Napoli," de l'Origlia, écrit en 1753, et où l'on en parle longuement.

La légende qui, du vivant de San Severo, l'avait paré déjà d'un prestige ultra terrestre, s'accrocha, après sa mort, de toute la floraison d'imagination méridionale. Des cadavres momifiés furent trouvés plus tard dans les sous-sollements du palais. On en conclut que le prince, ayant besoin de phosphore pour ses expériences, mettait fin à la vie de ses gens pour s'emparer de leur cerveau...

La mort de Raimondo di Sangio ne fut pas non plus, pour le peuple de Naples, cet événement attendu et fatal dont le grand nombre sombre dans la banalité. On suppose que sa découverte de la lumière qui ne s'éteint pas avait dû l'inciter à chercher le secret de l'éternelle vie. Mourut-il de mort naturelle ou se fit-il couper en morceaux par un esclave maure? La légende hésite sur ce point. Mais elle affirme que le secret de la résurrection était renfermé dans quinze enveloppes numérotées et confiées à l'esclave par son maître. Jour par jour, l'esclave devait accomplir une des injonctions, dans l'ordre indiqué. Au quinzième jour, le prince surgirait des ténèbres de son sommeil...

Mais la fatalité voulut que le Sarrasin confondit les enveloppes!

Et voilà pourquoi la Mort a gardé le prince de San Severo. Si vous en doutez, entrez dans la chapelle où le Christ de San Martino dort sous ses voiles, et levez les yeux. Un bas-relief montre le prince dressé dans son sépulcre, comme infalliblement il en fut advenu à l'esclave maure n'ayant pas intercepté les enveloppes... et que Raimondo di Sangio eût découvert l'élixir de longue vie.

Assassinat du conseiller privé Ivanoff. Varsovie, Pologne, 24 février.—Le conseiller privé Ivanoff, directeur général du chemin de fer de la Vistule, a été assassiné ce matin, dans la rue de Brackor.

Le roi d'Angleterre. New York, 24 février.—Suivant le correspondant du "World" à Londres le roi Edouard ne pourra jamais espérer marcher sans le secours d'une canne.

Mort d'un ex-consul des Etats-Unis. Nashville, Tenn., 24 février.—Le colonel John Terrill Robeson, qui s'était distingué pendant la guerre civile dans les rangs de l'armée fédérée, et qui avait rempli différents postes de consul sous les présidents Grant et Johnson, est mort aujourd'hui à Nashville, à l'âge de 69 ans.

Le remplit aussi pendant plusieurs années le poste de consul général à Tanger.

DEPECHE

Télégraphiques

M. W. K. Vanderbilt en Italie.

Florence, Italie, 24 février.—M. W. K. Vanderbilt est détenu à Pontedera, sur la route de Pise, à la suite d'un accident d'automobile dans lequel un jeune garçon a été blessé. L'enfant n'est pas grièvement atteint.

L'incident a eu pour résultat la détention à Pontedera de M. et Mme W. K. Vanderbilt, Jr., et de leur chauffeur et paraît être beaucoup plus sérieux qu'il n'avait été rapporté au premier abord.

L'automobile des Vanderbilt ne marchait pas à une vitesse excessive, mais à un tournant brusque de la rue un enfant de 5 ans s'élança au-devant de la voiture et fut renversé avant que le chauffeur eût réussi à arrêter sa machine. L'enfant quoique n'étant pas grièvement blessé avait la figure couverte de sang.

L'automobile n'était pas plutôt arrêtée qu'une foule de paysans, hommes, femmes et enfants, entouraient les voyageurs, poussant des cris hostiles et les menaçant du poing. Quelques-uns d'entre les plus exaltés s'élançèrent même sur le siège du chauffeur et se préparèrent à lui faire un mauvais parti, lorsque M. Vanderbilt sortit un revolver.

A cette vue la populace fut prise d'une nouvelle fureur et plusieurs hommes s'élançèrent sur M. Vanderbilt, le désarmèrent et le jetèrent hors de la voiture.

Pendant ce temps les autorités s'étaient enfin rendu compte que quelque chose d'extraordinaire se passait, un détachement de gendarmes fut envoyé sur les lieux afin de protéger les automobilistes.

Les gendarmes avaient fort à faire à maintenir la foule, lorsque heureusement des renforts dirigés par un officier arrivèrent sur les lieux. L'officier, s'adressant à la foule, réussit à la calmer quelque peu, ce dont il profita pour emmener les voyageurs en lieu sûr.

M. Vanderbilt et son chauffeur ont été détenus au poste de police, pendant que Mme Vanderbilt, à qui les autorités ont témoigné les plus grands égards, était emmenée au meilleur hôtel de Pontedera.

Assassinat du conseiller privé Ivanoff. Varsovie, Pologne, 24 février.—Le conseiller privé Ivanoff, directeur général du chemin de fer de la Vistule, a été assassiné ce matin, dans la rue de Brackor.

Le roi d'Angleterre. New York, 24 février.—Suivant le correspondant du "World" à Londres le roi Edouard ne pourra jamais espérer marcher sans le secours d'une canne.

Mort d'un ex-consul des Etats-Unis. Nashville, Tenn., 24 février.—Le colonel John Terrill Robeson, qui s'était distingué pendant la guerre civile dans les rangs de l'armée fédérée, et qui avait rempli différents postes de consul sous les présidents Grant et Johnson, est mort aujourd'hui à Nashville, à l'âge de 69 ans.

Le remplit aussi pendant plusieurs années le poste de consul général à Tanger.